

Fugue

Anne Delaflotte Mehdevi



Gaïa

Fugue

Anne Delaflotte Mehdevi

Madeleine s'enfuit de l'école le jour de la rentrée. Sa mère, folle d'angoisse, crie son nom le long de la rivière. L'enfant est saine et sauve, mais Clothilde y perd la voix. Sa voix du quotidien, sa voix de mère, de fille, d'amie et d'amante lui fait désormais défaut.

Clothilde consulte, se refuse aux traitements, se heurte à l'incompréhension de tous. Et, contre toute attente, prend des cours de chant. La voix chantée de Clothilde est belle, sublime même. Passionnée de musique depuis l'enfance, comment pourrait-elle se détourner de ce talent qui affleure ?

Un portrait de femme d'une tonalité bouleversante.

Anne Delaflotte Mehdevi est née en 1967 à Auxerre. Elle grandit près de Saint-Sauveur-en-Puisaye où est née Colette.
Elle suit des études en droit international et diplomatique et pratique le piano et le chant lyrique. Depuis 1993, elle vit à Prague où elle exerce le métier de relieur, parallèlement à son travail d'écrivain. Après *La relieuse du gué* (Gaïa, 2008), *Fugue* est son second roman.

Avec le soutien du
CNL Centre national du livre
www.centrenationaldulivre.fr

Fugue

du même auteur
chez le même éditeur

La relieuse du gué (2008 ; nouvelle édition 2010)
Sanderling (2013)

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre national du Livre, Paris.

Anne Delaflotte Mehdevi

Fugue

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© plainpicture / Yoo

© Gaïa Éditions, 2010

ISBN 13 : 978-2-84720-382-0

Pour ASM, all ways always

Merci à Jane Simon

Clothilde était au jardin, elle y taillait un buis auquel elle donnait une forme ronde. La musique, qui lui parvenait du salon par la baie laissée ouverte, accompagnait son geste, précis et délicat, du bout des lames. *L'Art de la fugue* en était au XIV^e^ contrepoint. Quand la musique de Bach cessa au milieu de cette partition dont il n'avait pas écrit la fin, Clothilde continua à sculpter dans le silence.

Concentrée sur l'arbuste, elle ne perçut d'abord que les mouvements de va-et-vient impatients de son chien blanc sur le fond vert des charmilles. Elle se redressa pour en chercher la cause et c'est alors qu'un filet de brise lui fit parvenir l'appel. Elle s'extirpa du dédale de parterres de fleurs rampantes qu'elle laissait empiéter sur les allées et décrocha enfin. C'était juste avant midi, jour de rentrée scolaire.

La directrice de l'école demandait à la jeune mère de venir la rejoindre de toute urgence. Clothilde pensa que quelque chose n'allait pas avec ses jumeaux. Adèle avait-elle déclaré la guerre à l'institution ? Dès sa première rentrée ? Elle siffla Beau et le grand chien blanc des Pyrénées se colla comme une ombre à sa maîtresse. Ils s'engouffrèrent dans la voiture pour rejoindre l'école. Quittant les hauteurs du village pour gagner le pied de la colline à l'opposé du bourg, Clothilde nota en bas dans la plaine un banc de brouillard toujours accroché au lit de la rivière, une traîne blanche, comme un cumulus tombé des nues.

Devant l'école, attendait la directrice, le dos voûté, les mains nouées l'une à l'autre. Noués les doigts de cette femme, nouvelle ici, qui voulait que l'on mît Beau en laisse. Mettre Beau en laisse !

Ce n'était pas Adèle qui avait fait des siennes, c'était Madeleine, l'aînée de ses filles. Elle avait disparu.

La directrice :

– J'attendais que vous veniez, j'espérais qu'en chemin vous la trouveriez. Elle a demandé à aller à l'infirmerie, elle avait mal dans la poitrine. Le temps que l'infirmière revienne des toilettes, elle est passée par la fenêtre… Vous connaissez le bâtiment, c'est au rez-de-chaussée, elle n'a pas pu se blesser, ce n'est pas très haut… Je vous attendais pour appeler la gendarmerie.

Clothilde ne lui adressa pas un mot. Elle se mit à tourner sur elle-même comme une boussole cherchant son nord.

– … Oh, mon petit oiseau, où es-tu ?

Beau sur les talons, elle contourna l'école qui avait été la sienne vingt-cinq ans plus tôt pour aller se poster sous la fenêtre de l'infirmerie. Le chien reconnut la trace et la suivit.

– Beau, trouve Madeleine. Pas trop vite, je te suis, va, trouve Madeleine…

Clothilde courait derrière le grand chien blanc. La trace de l'enfant ne faisait pas de détour, elle s'éloignait du bourg en ligne droite vers les bois en contrebas, au nord.

À travers prés maintenant, tout en courant, Clothilde criait le nom de son enfant. Elle avait d'abord craint les voitures qui montaient vite la grande route en lacets à l'amorce de la colline. Cette route passée, elle avait voulu fuir le spectre de l'enlèvement et du viol. Maintenant une idée comme un coup de fouet cinglait son esprit à intervalles de plus en plus fréquents : la trace de la fillette, au gré de la pente, les menait droit à La Cure. À mesure qu'ils

approchaient de la rivière, ils s'enfonçaient vers ce reliquat de brouillard qui s'y accrochait depuis l'aube et qui ne cédait rien.

« Madeleine, Madeleine !!! »

Les cris de Clothilde montaient en crescendo au fur et à mesure que le flair du chien les guidait vers le lit de la rivière. Il courait droit vers l'eau quand elle voulait qu'il la mène à l'enfant. Les deux chemins paraissaient irréconciliables. Elle n'y voyait pas à vingt mètres. Ses chevilles se tordaient dans les ornières, ses chaussures se chargeaient de terre luisante et noire. À la terre, elle abandonna un soulier. À chaque pas, elle était plus lourde, elle arrachait des sillons frais du labour ses jambes happées par la glaise.

Désarroi. Comment garder en ligne de mire le blanc immaculé du pelage de Beau et assurer ses pas dans cette boue ?

Un instant son âme s'échappa. Le pied nu se chaussa de terre. Les yeux et les jambes de Clothilde suivaient le chien blanc mais elle scandait : « C'est un rêve, je ne cours pas, Madeleine est là. Les fugues se jouent, ne se font pas, Madeleine est là. »

« Madeleine, Madeleine !!! »

La rivière arrêta net la course de Beau, la truffe perdue dans le vent. Clothilde tomba à genou. Si même Beau était perdu alors… Une douleur en piqûre de guêpe, des orteils, monta jusqu'à son cœur. Car Beau ne pouvait qu'avoir raison, la trace de Madeleine s'arrêtait sur le bord de la rive exactement là où ses pattes blanches s'enfonçaient dans la boue. Elle mentit au chien.

– Beau, pourquoi tu t'arrêtes Beau ? Ne t'arrête pas, elle n'est pas là.

Clothilde se releva, hurlant le nom de sa fille dont la trace se perdait dans l'onde.

Elle marchait de long en large sur la rive ouverte devenue prison, hurlait le nom de son enfant pour que le cri vibrant occupe tout l'espace de son cerveau et au-delà le vide du monde. En aval, là-bas, quelque chose flottait ? Non rien.

« Madeleine ! »

Elle boitait et venait sur la rive, titubant, nommant sans répit l'enfant, la réclamant déjà aux eaux.

Ardu d'accepter de prendre le temps du silence entre deux cris jetés sur lui comme un pont, dans l'attente d'une réponse. Le bruit de ses propres expirations haletantes masquant peut-être une piste, Clothilde retenait son souffle entre deux cris, jusqu'à l'asphyxie, pour mieux entendre.

Rester en apnée, rester à l'affût du moindre son.

Un merle lança un sifflement bas, angoissé par la présence des intrus. Clothilde, hargneuse, lui rétorqua : « Toi, tais-toi ! » Elle disait « chut » à la nature, à l'eau qui susurrait, indifférente. Puis à l'esprit de sa mère qui avait tant aimé ces berges : « Maman ! Maman ! Aide-moi ! »

Tout à coup Beau s'immobilisa. Il ne fouillait plus le sol, ni l'air de sa truffe. Il semblait soudain de pierre, de cette pierre calcaire blanche et mate sous le soleil, la pierre des églises alentour. Il posa son regard de l'autre côté de la rive et aboya. Il n'aboyait pas comme sa maîtresse criait. Il aboyait précisément, *staccato*, à la noire. La jeune mère comprit. Elle s'agenouilla à côté de Beau pour regarder le point que fixait le chien à travers le rideau de brume qui semblait s'élever. À vingt mètres de là, sur la rive d'en face, assis tout contre le tronc d'un grand chêne, recroquevillé la tête dans les genoux, un petit corps était tassé. Clotilde suffoqua par deux fois, de joie d'abord, puis de terreur car ce corps de l'autre côté de l'eau ne bougeait pas.

« Madeleine ! »

Clothilde se dépouilla de sa veste, et de sa deuxième chaussure qu'elle projeta dans l'air d'un grand coup de pied. Le soulier tomba dans la rivière et coula aussitôt sous le poids de la terre.

Elle allait prendre le chemin le plus court et traverser. Clothilde s'engagea dans l'eau, à ce signal que Beau guettait, il s'y jeta à son tour. Elle nagea comme Beau, en chien, gênée dans ses mouvements par ses vêtements.

Encore au milieu du courant, la mère crut voir le corps de Madeleine bouger, l'espoir lui arracha un hurlement qui se noya dans une eau au goût de boue et de métal, elle eut mal comme si elle avalait une lame.

Le courant n'était pas fort mais s'extraire de l'onde de l'autre côté ne fut pas chose aisée. L'eau, la vase, l'herbe se liguaient pour les retenir. Le chien fut près de l'enfant le premier. Il lui léchait la joue, Madeleine vivait et ne pleurait pas. Elle avait juste l'air fatigué mais tranquille.

Clothilde la saisit, la palpa, l'ausculta du regard et des deux mains, puis l'enserra dans ses bras.

Elle susurrait comme l'eau tout à l'heure :

– Que tu te sauves était assez, pourquoi fallait-il que tu passes la rivière, pourquoi cette folie ?… Qui fuyais-tu, où allais-tu ? Quelle drôle de façon de faire l'école buissonnière ma fille… Tu me diras, promets-moi… heureusement il ne fait pas froid…

À mesure qu'elle parlait, berçait l'enfant, il semblait que sa voix disparaissait, commuait en un souffle qui sombrait vers les profondeurs comme le soulier nimbé de terre dans l'eau. Elle articula encore d'un timbre qui n'était déjà plus le sien :

– Reste près d'elle, Beau… téléphone… dans… veste…

Elle traversa la rivière à la nage une seconde fois. Sur l'autre rive, elle appela la directrice de l'école d'une voix

semblable au ton monocorde du morse. C'était un son rauque, ni féminin, ni masculin. Caverneux.

– … N'appel… pas… po… lice… trou… vé… Ma… de… lei… ne… pre… nez… ma… voi… ture… clés… de… ssus… inter… sec… tion… route… Billy… Saint Père.

Clothilde se remit à l'eau, nagea sur le dos, sa veste et son téléphone au bout d'un bras tendu, elle revint au pied du chêne où Madeleine, debout, l'attendait. Clothilde l'enveloppa de la veste sèche. Madeleine pouvait marcher mais Clothilde la prit dans ses bras quand même. L'enfant de huit ans calée contre son sein, elle rejoignit la route. Plus le corps chaud et mouillé de l'enfant se faisait lourd contre le sien, plus la mère aux pieds nus était comblée. Elle marcha jusqu'au croisement indiqué.

Madeleine dit seulement :

– Pardon maman que je nous ai fait peur. La fenêtre était ouverte…

La mère voulut répondre à sa fille, mais plus aucun son ne remonta à la surface de sa gorge piquée d'aiguilles. Beau suivait à quelques pas de là. Il s'était retourné plusieurs fois sur la rivière et le chêne au pied duquel la fugue de Madeleine avait trouvé son épilogue. L'animal semblait attendre du lieu un signe augurant des suites de l'aventure. La rivière susurrait toujours, le grand chêne balançait ses plus hautes branches au vent léger et doux qui s'était levé. Beau avait-il entendu quelque chose à cela ?

La voiture vint à leur rencontre, la directrice avait pris soin d'y déposer le cartable de Madeleine.

– Madame Louris, Madeleine… Oh… elle est trempée et vous aussi ! Vous avez vu ? Le brouillard s'est levé. C'est un comble, il a fallu qu'il attende que vous la trouviez !

Si elle avait pu parler, Clothilde aurait dit à la directrice que la nuit avait été anormalement froide pour la saison, que c'était pour cela que le brouillard s'était attardé. Quelques mots pour signifier qu'elle n'était pas fâchée, pour soulager cette femme du poids de sa responsabilité. Elle essaya encore de parler mais l'air passait sans faire vibrer ses cordes vocales pétrifiées. Elle ne put qu'esquisser un sourire et déposer la directrice à l'école.

Elle remonta sa fille à la maison, lui donna un bain chaud, frictionna l'enfant, lui sécha les cheveux, lui prépara un chocolat, la regarda manger son petit pain d'assez bon appétit avant de la mettre au lit où, après s'être elle-même douchée et changée, elle s'allongea à ses côtés.

Madeleine parlait de choses qui n'avaient rien à voir avec l'aventure du matin, elle énonçait à sa mère, scrupuleusement, ce que la maîtresse avait demandé de cahiers, sans ligne, avec ligne, de crayons, leurs couleurs… Comme si la fugue avait été sur la liste des choses à faire de Madeleine ce matin-là, à sa place entre le classeur grand format et le cahier à spirale.

Avait-elle voulu aller à l'infirmerie dans le seul but de fuir ? Ou bien avait-elle compris en chemin que l'infirmière ne pourrait pas soigner un mal qu'elle avait ? Lequel ?

Elle répondait en chuchotements inaudibles à sa fille, tout en se massant la gorge où elle ne ressentait même plus de sensations de piqûres. Clothilde ne ressentait plus rien, elle forçait son souffle et en passant elle voulait qu'il transporte un son. Mais rien. Madeleine cala sa tête au creux de l'épaule de sa mère et posa sa petite main chaude bien à plat sur le cou de celle-ci. Clothilde rassembla une dernière fois

son courage pour émettre des souffles qui voulaient dire : « Ce soir papa rentre à la maison. »

Entre sept et huit heures, Vincent rentrerait, comme tous les trois jours un quart, de son service de pilote de ligne. Pendant trois jours entiers, il serait à ses côtés.

Mère et fille s'endormirent, la main de Madeleine enveloppant le cou de sa mère.

Clothilde, muette, se réveilla exactement à l'heure d'aller chercher Antoine, David et Adèle à l'école. Beau fut commis à la garde rapprochée de Madeleine. Lui qui toujours accompagnait sa maîtresse n'eut pas besoin de se le faire préciser. Un regard suffit et le grand chien blanc s'allongea au pied du lit de l'enfant.

Sur ce chemin qui la ramenait vers l'école, elle se refit le film du matin. Elle se revit, toujours dotée de sa voix – ce qui lui paraissait déjà presque inconcevable –, préparant les enfants.

Elle n'aurait pas eu besoin de la fugue de Madeleine pour que cette rentrée scolaire entre toutes soit mémorable. C'était d'une certaine manière la première et la dernière rentrée. La première pour les jumeaux, Adèle et David enterraient leurs vies de petits et c'était donc pour la mère, la « dernière ». Le temps de la toute petite enfance de sa progéniture était révolu.

Dès le lever, elle s'était dit : « Vivement demain que la cérémonie des adieux soit finie. »

Elle s'était contrôlée au mieux mais n'avait pas caché aux enfants la nervosité qui l'étreignait : « Petite fille, j'aimais la rentrée, j'aimais l'école… mais comme maman, ces jours-là sont curieux, je vous vois grandir d'un coup… c'est bien comme ça mes enfants, un temps commence, un autre finit, je dois en prendre acte. Voilà. Ce soir, vous aurez des tas de choses à me raconter. »

Clothilde avait quatre enfants. Antoine, Madeleine et « David et Adèle ».

Les jumeaux l'avaient beaucoup aidée ce matin-là, ils s'étaient montrés impassibles, et l'impassibilité n'était pas

leur spécialité, mais David et Adèle, devant l'urgence, avaient rendu exceptionnellement service à leur mère en faisant ce qu'elle attendait d'eux.

Antoine, l'aîné, fiévreux, fanfaronnait, persuadait ses cadets qui ne lui avaient rien demandé que cela allait être une « superjournée ». Madeleine était quelque part, déjà prête mais cachée sous le piano crapaud de la pièce de musique. Elle apparaîtrait au moment opportun.

Assis sur leur petit banc et du haut de leurs six ans, David et Adèle s'appliquaient à nouer leurs lacets de chaussures.

Ne pas les regarder.

Au moment de partir :

– Beau ? Où es-tu Beau ?

– Il est derrière toi maman.

– Ah oui. Allez, on y va. Madeleine, tu viens mon petit oiseau ?

Si les cordes de ses nerfs avaient pu vibrer dans l'air autour d'elle, elles auraient grincé en écho à ces dérapages répétés qu'impriment les D.J. sur des disques vinyles.

Se garer devant l'école, ne surtout pas arrêter de parler, parler pour surtout ne rien dire, remonter un col, moucher un nez, dire bonjour à ceux qu'on croise en prétendant les voir.

Commencer par laisser Antoine, saluer son professeur et quelques camarades, sonder les regards de ces garçons de neuf ou dix ans aux côtés desquels son fils apprendrait le monde, lui qui ne savait pas admettre ses peurs. « Au revoir mon grand. »

Lâcher la main de Madeleine, la regarder s'avancer lentement dans l'allée centrale de sa classe, passer comme une reine la table où sa place – aux côtés de l'amie de l'année

précédente et de celle d'avant encore – est occupée par une autre… l'amie à qui on se confie, celle surtout avec qui Madeleine faisait de la musique. La mère a déjà, parce qu'il le faut, tourné le dos. Elle murmure quand même : « À tout à l'heure. »

Traverser la cour vers les classes des « premières années », serrer la main de la professeur de David. Garder un peu trop longtemps cette main dans la sienne. Faire un signe d'adieu enfantin et maladroit au petit garçon silencieux, cramponné à la poignée de son sac d'école rutilant.

Autre classe. Desserrer l'étau de la main d'Adèle, autour du poignet de sa mère. Se défaire sans concession de cette étreinte muette, rageuse, puissante. Renoncer, confier l'enfant à l'enseignant, maître et arbitre de ce monde-ci.

Regarder Adèle s'asseoir, lèvres scellées, provocante, sans un regard pour le sac adoré qui avait dormi avec elle et qui gisait maintenant planté au beau milieu du couloir. Partir.

Clothilde, désœuvrée, en exil, démunie au seuil de la vaste cour, jaugea les différents groupes de deux, trois, quatre, huit mères qui avaient investi la place. Elle traversa la cour… Les mères parlaient, une murmurait en confidence, cette autre riait… Clothilde passa comme une ronde tenue, traversa les espaces de silence, les grappes de mères-croches et de triolets. Les mots qu'elle entendait étaient purgés de sens, ils n'étaient plus que vibrations sonores. Elle perçut un soupir, approcha une vague de sons qui confluaient vers un même point en crescendo, essuya une salve d'accords épars, éclatés, dissociés ici. En canon là-bas ? Clothilde passa les grilles. « Tout passe ma fille, les douleurs de l'enfantement, les rentrées scolaires et la musique… Tout passe. »

De l'autre côté de la grille, Beau attendait.

Dans la voiture :

– C'est fini le temps des bébés, Beau, c'est fini… J'aimerais tellement qu'« Il » soit là ce matin ! Quelle bête je suis, hein ?!!

Puis elle s'était tue. Beau aurait bien gémi du silence qui s'installa, de la musique que ce matin-là Clothilde ne mettrait pas.

Ils laissèrent l'école derrière eux pour remonter la rue principale vers les faubourgs et rejoindre les arrières de l'abbatiale de la petite ville de Levayze.

Levayze est nichée sur les hauteurs d'une colline calcaire, au cœur d'une terre cernée de terres, qui n'affiche ni montagnes vertigineuses, ni océan démonté. C'est un pays de forêts sombres saturé de parfums d'humus, de prairies vallonnées ouvertes qui ondulent sous le ciel, de hameaux désertés aux toits de fermes effondrés, de villes coquettes aux clochers élancés, de vins riches, de cidre doux, de routes perdues sans perspectives qui serpentent au fond de trous qui ne sauraient être des vallées mais qui sans prévenir vous projettent en haut d'un plateau, vers l'horizon à perte de vue. Contrée d'abbayes millénaires d'où partirent les croisades de l'Europe chrétienne mais terre païenne à souhait. La Bourgogne.

À cette colline honorable où les druides se réunissaient pour prier autrefois, la grande maison moderne de Clothilde était accrochée à flanc de coteau, au sud-est.

Du chemin « du haut », bordé côté ville par le deuxième mur d'enceinte datant du XIII^e^ siècle, on ne voyait de la maison, constituée de deux parallélépipèdes imbriqués,

qu'une façade humble et basse, strictement rectangulaire, de bois plein. On distinguait à peine la porte coulissante du garage, fondue dans la masse du bois, derrière laquelle disparaissaient les véhicules. Au coin de cette façade, la porte des visiteurs se signalait par une impressionnante poignée de bronze représentant une main refermée sur elle-même. Au-dessus, la percée d'un triangle de verre, fenêtre fixe, permettait la reconnaissance de qui s'annonçait. Cette porte s'ouvrait sur un couloir dallé d'une pierre beige veinée de rouge de la région. Les murs étaient couleur de ciels, fondu de gris, blancs et bleus.

Le ciel, tableau mouvant, s'affichait lui-même tout au bout de ce passage terminé par une paroi de verre : celui qui pénétrait dans la maison était projeté, au-delà du parc, vers la forêt. Sur la gauche, le couloir s'ouvrait sur des marches de trois mètres de large qui descendaient tranquillement vers la grande salle commune.

Ce matin-là, Clothilde revenant de l'école avait si bien deviné le silence qui régnait dans la maison qu'elle était passée sans s'arrêter devant chez elle. Beau s'était agité.

Clothilde :

– T'inquiète pas, on va voir Alix.

Elle ne pouvait pas penser à un endroit plus indiqué pour faire la paix avec les à-coups du temps que la distillerie de sa meilleure amie.

Si Clothilde habitait à flanc de coteau, l'usine d'Alix elle, se trouvait à Levayze-le-bas, dans la plaine, au sud-ouest. On empruntait, pour aller chez elle, une route nouvelle encadrée de part et d'autre de parcelles de prairies, de fleurs et de serres. Tout au bout de ce chemin, lovée dans un cirque calcaire coiffé de chênes à foison, se dressait la distillerie.

La seule préciosité de ce bâtiment de béton blanc était sa forme en arc de cercle qui épousait celle du cirque. Il n'avait qu'un rez-de-chaussée mais une hauteur sous plafond de

cinq mètres. Long de trente, profond de dix, il abritait quatre « vases » ou cuves de cinq cents litres, une chaudière à paille et une chaudière haute pression : les principaux équipements de la distillerie. Sur des paillasses de laborantins s'alignaient balances délicates et pilons mécaniques.

Passées les portes centrales, on sentait la lavande qui poussait volontiers sur un côteau, un peu plus loin, autrefois consacré à la vigne, on sentait le chèvrefeuille et aussi la camomille. La saison de la distillation finirait bientôt, Alix passerait à celle des infusions, travaillerait à la manufacture des savons, des shampoings et des onguents.

La puissance, l'enchevêtrement des parfums lui imposèrent de fermer les yeux pour y sentir plus clair. Tête droite, souple, elle inspirait lentement par le nez, gonflait le ventre. Elle humait l'air en se berçant de bruissements diffus d'eau captive, de sonorités métalliques teintant au hasard d'un silence vaporeux.

Ici, on réduisait à si peu de chose la matière pour en extraire l'essence.

Elle se rappela les mots d'Alix décrivant un parfum : « Le parfum a trois dimensions, trois notes : "l'immédiate", note de tête, "la médiane", note de cœur, et "le socle", la note de fond. » Clothilde pensait à ces notes, et puis aux siennes, musicales, à l'au-delà du langage dans lequel les unes et les autres naissaient.

Elle s'approcha des alambics qui distillaient les huiles essentielles. Elle avait plusieurs fois rempli avec Alix la base de ces alambics de fleurs, feuilles, racines, mousses. Elle avait ajouté l'eau. Les plantes étaient soumises à une très forte pression et à une vapeur d'eau surchauffée. La vapeur entraînait les parfums exprimés de la plante et c'est au contact de l'eau froide qui traversait le serpentin que l'essence de celle-ci, mélangée à l'eau, se condensait. On séparait ensuite ces deux éléments après décantation. Des parents à l'enfant.

C'est ainsi que Clothilde observait les gouttes tomber

dans l'essencier. L'une d'entre elles creusa l'anneau d'huile pure qui flottait en suspension au-dessus de l'eau florale, chargée d'arômes, dont l'huile s'était finalement séparée. Clothilde attendit la goutte suivante et du temps passa, comme entre deux notes.

Déjà elle détestait moins « l'exil », elle plaquait les derniers accords sur un temps qui finissait, en sondant les dernières vibrations. D'autres femmes ne se laissaient pas enfermer ainsi dans leur rôle de mère. Mais la maison à construire, les quatre enfants venus si vite, comment aurait-il pu en être autrement ? Elle regardait, une à une, les gouttes rejoindre le grand tout que formaient les précédentes. Et accompagner la maladie de sa mère jusqu'au bout. Ce voyage-là, et les soins aux enfants avaient consommé son temps. Elle ne regrettait pas. Mais maintenant ?

Alix, botaniste et femme d'affaires, trônait là-haut dans sa blouse blanche. La mezzanine de bois où l'on avait installé les bureaux se trouvait à droite de l'arc de cercle décrit par la bâtisse. Alix avait observé Clothilde tout le temps qu'avait duré sa rêverie. Elle se signala en frappant dans ses mains avant de se diriger vers l'escalier pour descendre rejoindre son amie.

Elles se sourirent et marchèrent l'une vers l'autre. Clothilde respirait, gonflait ses poumons de l'air embaumé, Beau saoulé d'effluves toujours sur ses talons, elle s'avançait d'un pas sûr, en jean, baskets et pull d'homme. L'esprit des enfants prenait le large.

Ses cheveux mi-longs, bruns et lisses, étaient noués sans contrainte sur sa nuque. Elle portait un sac-besace en bandoulière. Clothilde n'était pas aussi grande qu'elle en avait l'air, mais élancée, elle arborait un port de reine, même en tenue négligée.

Une fois les deux femmes face à face, Beau, sachant sa maîtresse calmement amarrée, renonça à l'escorte, se hâta vers la sortie et un air moins encombrant à son nez.

Alix, plus petite que Clothilde, était blonde et portait ce jour-là sur le haut du front un bandeau couleur cuivrée qui donnait encore plus d'éclat à ses yeux « véronique », petite fleur au bleu franc, lumineux, dont ils avaient l'éclat.

Mis à part la grâce naturelle de l'une et les yeux bleus admirables de l'autre, il suffit de savoir qu'elles s'étaient rencontrées à l'âge de quinze ans au lycée, que leur complicité avait mûri pendant deux ans avant qu'elles ne signent un contrat tacite d'amitié à vie et que toujours à leurs yeux l'autre serait la plus jolie.

Alix avait dit :

– Ça y est les jumeaux ont fait leur rentrée ? Ça s'est bien passé ?

– Oui…

– Allez… Haut les cœurs ! Libre !

– Libre ? Demain sûrement, mais aujourd'hui je me sens plutôt comme un loup en cage. Je les ai déposés à l'école et je suis passée tout droit devant la maison. D'ici une heure, je serai dans mon antre : le balai hérisson en main à chasser les toiles d'araignées, la tête en pétard, Shostakovich ou Beethoven à fond… Demain ça ira mieux… Je ne ferai plus d'enfants… Je vais faire de la musique… Je suis diplômée de Conservatoire national supérieur après tout ! Je ne sais par quel miracle, quand j'y pense, j'ai pu réussir le concours d'entrée et les auditions. J'étais morte de trac. J'ai bien gagné le droit d'enseigner le piano sans rougir… Je peux peut-être en faire quelque chose ou faire de la traduction ? Me rappeler que j'ai fait un jour des études en linguistique comparée, que j'ai parlé assez bien trois langues étrangères ? En tout cas, travailler à autre chose qu'à m'arc-bouter contre le chaos qui couve sous la maison et qui éclot dès que j'ai le dos tourné. Et tous les jours recommencer… Mais je vais l'inventer ce travail, je ne veux pas qu'on m'en donne, d'ailleurs regarde-moi, qui voudrait m'en donner ?

Alix se moquant, regardant sa compagne de haut en bas :

– J'ai vu bien pire…

– Pire que moi ? Trente-trois ans, l'âge du Christ en croix, plus de taille, quatre enfants, le cheveu cassant et l'œil terne, le teint jaunasse et un mal de dos le matin au réveil ! Passer de la station couchée à la station debout, toute une histoire. Comment a-t-on appelé le squelette fossilisé de notre ancêtre déjà ?

– « Lucie » ?

– Lucie dans la savane ! C'est moi ! Il me faut quinze minutes au lever pour me redresser, je refais l'histoire de l'humanité à moi toute seule, tous les matins. À peine mère, tu t'arrêtes à la case grand-mère sans passer par la case femme ! Un vrai jeu de l'oie. Il me reste dix ans. La plupart des femmes n'ont pas le choix, elles doivent « gagner leur vie » : quelle belle expression hein ? Moi je l'ai, le choix. Et j'aimerais ne pas l'avoir ! Je ne peux tout de même pas renoncer à ma prison dorée pour un boulot de merde.

– … Eh bien quel tableau ! Ça valait le coup, ils sont si beaux tes enfants, si pleins de vie. Quatre en cinq ans, tu ne t'es pas préservée non plus.

– Comment voulais-tu que je sache que j'aurais des jumeaux ? Et comme dans Le Livre, qui aurait cru qu'« au commencement » je tomberais amoureuse d'un pilote de ligne qui habite dans le ciel ? Cinq ans après la naissance de David et Adèle, à chaque fois que je pose les yeux sur le divan du salon…

– Ton « radeau »…

– Oui, je me revois allongée dessus, enceinte jusqu'aux cheveux, échouée là comme une baleine. Oh, mes deux petits monstres, mes farouches, si petits, à la grande école. Je les ai sevrés si facilement en comparaison de ce que j'éprouve maintenant. J'ai parlé aux enfants de mon souhait de commencer une activité en dehors de la maison. Ce soir-là Vincent n'était pas là, Madeleine m'a rejointe dans ma chambre. Elle était très excitée : « Maman qu'est-ce que tu vas faire alors ? » J'ai pris un air assuré mais je crains de m'être embrouillée.

– … Est-ce que tu lui as dit que tu pourrais envisager de prendre sous ta responsabilité l'ouverture de magasins, pour la vente directe des produits de la société « Anima Mundi » ?

– Tu as trouvé le nom ? Les produits « Anima Mundi » Rien que ça ?! Belle sonorité « Anima Mundi », beau flacon

pour une distillerie. Qu'est-ce que tu as dit avant à propos de « responsabilité » et d'« ouverture » ?

– Je vais ouvrir un magasin, un seul pour l'instant, et plus si ça marche. C'est pour cela que le changement de nom de la société s'imposait. « L'herboristerie Levayze » : personnellement je n'irais pas chercher des savons affriolants dans un magasin pareil. Je ne suis pas satisfaite de la distribution, dans un sens je n'ai pas le choix : je dois ouvrir une ligne de magasins. Le problème, c'est que je n'ai déjà plus assez de temps pour l'administration et surtout la production dans les champs et sous mes serres. Je ne veux pas m'éloigner de mes plantations, alors je cherche quelqu'un pour ouvrir un premier magasin dont l'agencement, la décoration éveillent les sens, attisent la curiosité, une sorte de laboratoire enchanteur si tu veux, en plus d'être un point de vente. On y donnera, échangera des recettes de tisane, d'onguents, que j'aurai validées évidemment avant de les rendre accessibles. Je voudrais que ce premier magasin puisse ouvrir dès le printemps prochain. Je voudrais que ce soit toi qui l'imagines et qui mènes ça à bien. Je ne te demande pas de le gérer, de vendre une fois l'ouverture passée. Je sais que tu n'aimerais pas cela. Je veux que tu conçoives cette boutique, que tu t'occupes de tout jusqu'au soir de l'inauguration.

– Ah. Et pourquoi moi ? Pourquoi crois-tu que je saurais ?

– Je t'ai vue dessiner les plans, puis conduire les travaux de ta maison. Je me souviens de ta liberté à choisir tel matériau plutôt que tel autre, telle couleur, et ne pas vouloir en démordre même quand des « avis autorisés » te conseillaient de ne pas aller en ce sens. C'est toujours toi qui as eu raison. Moi la nuit, je rêve que j'ai construit une usine blanche et verte sur une île, que des champs pleins d'herbes aromatiques et de fleurs m'entourent. Je me réveille au matin et tout est vrai, presque tout.

– Presque ?

– Dans mes rêves il y a des rires d'enfants, des enfants que j'entends mais que je ne trouve jamais. Je les cherche sous les serres comme pour aller les cueillir mais rien n'a poussé. À trente-trois ans, je ne me vois pas comme le Christ en croix, je ne suis pas au seuil de l'éternité : j'ai des hommes mais pas d'enfants. Il me faut le contraire. Comment est-ce que quelque chose qui paraît si simple à obtenir pour certains reste inaccessible à d'autres ?

– Allez, à nous deux, on fait une femme comblée…

– Parlant d'être comblée, pourquoi, maintenant que tu vas avoir plus de temps libre, est-ce que tu ne chanterais pas ?

– Mais je chante, je m'accompagne au piano !

– Non, je veux dire : étudier le chant lyrique. Tu as « une voix », c'est évident, explore-la.

– Non, ce n'est pas pour moi. À part être mère, je fais déjà tout à moitié. Si je refais sérieusement de la musique, j'aimerais reprendre le piano. Six mois pour préparer proprement une fugue de Bach ou une fantaisie de Mozart, c'est ridicule, et d'autant plus absurde que plus le temps passe, moins je peux m'en passer de la musique. Allez, j'y vais, Beau m'attend, il faut aller habiter la maison vide !

– Attends une seconde !

Alix monta quatre à quatre les marches de la mezzanine, en redescendit pour glisser une carte de visite, un bouquet de lavande, quelques nouveaux savons dans le sac-besace de Clothilde resté ouvert.

Alix :

– Sur la carte de visite : nom, adresse et numéro de téléphone de Mme Maisonneuve, ma professeur de chant. Je ne prends plus de cours avec elle comme tu le sais depuis deux ans, je n'ai plus le temps. Mais peut-être que toi maintenant, tu le trouveras.

– Merci. Passe bientôt à la maison, les enfants te réclament.

– N'oublie pas ma proposition. J'ai besoin d'une réponse assez vite.

Clothilde revoyait cette scène et s'amusa à penser que le destin avait tranché. Elle ne chanterait pas. Elle était muette.

Après sa visite à la distillerie, Clothilde avait repris le chemin de la maison vide. Créer un espace où Alix vendrait ses produits ?

Anima Mundi.

Est-ce qu'elle saurait faire ça toute seule ?

Arrivée devant chez elle, elle commanda l'ouverture automatique du portail du garage et pénétra dans le passage.

Déjà les grandes lignes d'un espace qui contiendrait Anima Mundi se dessinaient, mais des idées aux actes, il y a loin. Elle effaça ces visions d'un lieu nouveau et commanda la fermeture automatique du portail puis elle regarda le rideau de bois descendre jusqu'au sol.

« Clac. Voilà, je suis hermétiquement chez moi. »

Puis, toujours Beau sur les talons, elle avait suivi le couloir couleur de ciel.

À mi-parcours, sur la gauche, la vue s'ouvrait sur le grand palier. Quelques marches descendaient au premier plateau de la maison – qui en comptait trois. Sur ce premier palier se trouvaient les chambres. Quelques marches plus bas vous amenaient jusqu'au niveau de la cuisine, de la salle à manger et de la salle de musique, quelques marches encore, et vous étiez au niveau du salon de plain-pied avec le parc. Les pièces de chacun des trois niveaux communiquaient avec l'extérieur. Le terrain étant pentu, les flancs de la maison s'ouvraient sur des paliers de jardins correspondants. Chaque escalier était encadré de rampes d'accès pour caddys, valises, billes, balles, voitures, pommes, poussettes, citrouilles, oranges, enfants debout ou couchés.

Avant d'amorcer la descente des escaliers et comme elle allait machinalement se baisser pour ramasser une barrette